

Mamu Ashinetau, Innu Nikamu 89

Richard Martel

La nécessaire réalité de l'identité
Number 45, 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/46841ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Martel, R. (1990). *Mamu Ashinetau, Innu Nikamu 89*. *Inter*, (45), 38–40.

Le groupe KASHTIN de Malioténam ; des « Innu », Montagnais, chantant en langue montagnaise, en anglais et en français : Florent VOLLANT, Claude MCKENZIE, Éric POIRIER, Marcel NÉRON. On connaît leurs pièces par cœur, ils ont entre 23 et 28 ans et ils parlent de leur vécu, c'est aussi pour ça qu'ils sont les stars ! À surveiller, un disque 33 tours sorti cet automne.

Photo : Richard MARTEL



MAMU ASHINETAU

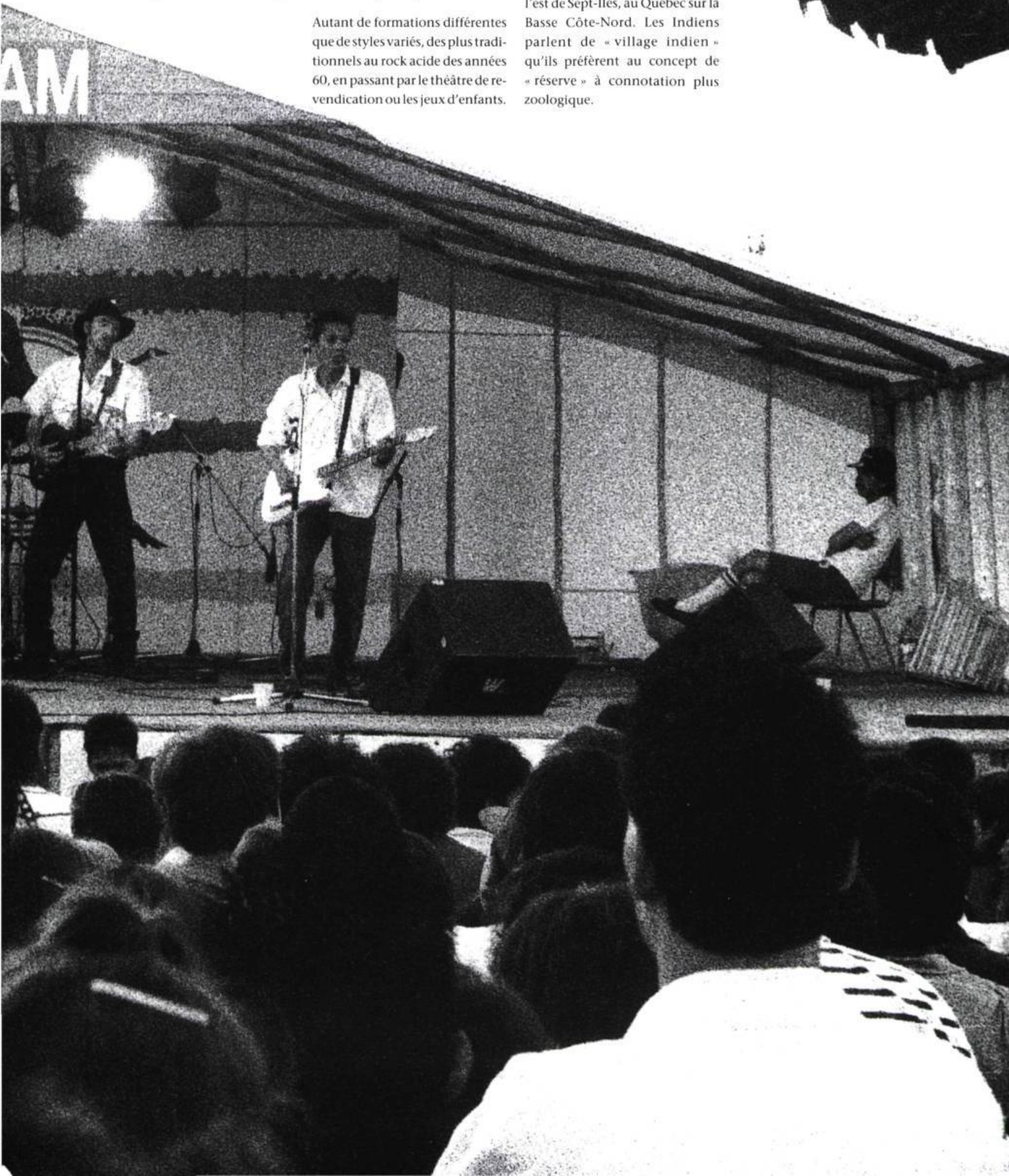
I n n u N i k a m u 8 9

Mamu Ashinetau, (Ensemble soyons fiers), ce titre en dit long sur le cinquième festival de musique amérindienne tenu encore cet été à Malloténam, les 3, 4, 5 et 6 août dernier. Ce festival existe depuis maintenant quelques années et regroupe plus d'une centaine de musiciens, jeunes, vieux, chantant en langues autochtones ou simplement en anglais ou en français.

Autant de formations différentes que de styles variés, des plus traditionnels au rock acide des années 60, en passant par le théâtre de revendication ou les jeux d'enfants.

C'est que la finalité de base, prise au niveau de la volonté des organisateurs, et ce depuis le début, vise la rencontre. Ce festival permet en fait aux nations autochtones de se rencontrer une fois l'an, en plein été, dans le village montagnais de Malloténam, à 15 kilomètres à l'est de Sept-Îles, au Québec sur la Basse Côte-Nord. Les Indiens parlent de « village indien » qu'ils préfèrent au concept de « réserve » à connotation plus zoologique.

La variété des musiciens confirme que cette rencontre, qui a pour thème cette année *Ensemble soyons fiers*, existe comme



moment d'ancrage pour affirmer dans la conscience amérindienne l'état de fait de l'existence de la culture, de la langue et des traditions autochtones.

Le festival avait cette année une programmation énorme et chaque prestation était présentée deux fois, ce qui permettait à chacun de suivre le déroulement des activités. Car cette idée de la fête est ce qui ressort de cet événement *Innu Nikamu*, titre d'ensemble du festival, qu'on traduit par « L'Indien chante ». C'est que le terme « Innu » en langue montagnaise, signifie « l'Indien ». Un Innu est d'abord un Innu, ce qui signifie l'Indien dans son sens global, du pôle nord au pôle sud. C'est aussi ce qui explique qu'on y rencontre des musiciens venant de la Bolivie, de la Côte Ouest ou du Labrador. Un Indien reste un Indien et la solidarité de base permet de se reconnaître et aussi d'affirmer une solidarité face au monde de plus en plus opprimant des Hommes blancs, ceux qui contrôlent tout ce qui sort de la nature. Cette nature ; d'ailleurs omniprésente à Malioténam, dont le nom réel est Aputuamess, à la rencontre de la rivière Moisie avec le fleuve Saint-Laurent. Cette rivière permettant aux Montagnais de se rendre à l'intérieur du Québec, jusqu'à Schefferville, ville maintenant presque abandonnée par les Blancs, mais qu'habite encore la population indienne. Ce contact avec la nature, l'air profond, les plages étendues, la température aux changements brusques, cet apport considérable de l'environnement présent, voilà ce qui importe aux nations amérindiennes, particulièrement pour les Montagnais.

À Malioténam, pendant le festival, et c'était ma deuxième présence, c'est la vie communautaire, la tente, les longues heures de discussion, les appels à la solidarité et au respect des traditions autochtones. Le rythme de vie à mi-chemin entre le nomadisme et la sédentarité offre l'occasion d'une profonde réflexion sur la façon dont s'organisent les fonctions humaines dans un rapport avec la nature. Et c'est aussi ce qui importe, en s'aventurant jusqu'à cet endroit d'une grande force sur le plan des conditions offertes par la nature. Et, si vous avez la chance de pouvoir communiquer d'égal à égal, chose de plus en plus rare dans notre Occident à l'époque du formalisme technolo-

gique, vous avez une bonne leçon de vie humaine communautaire dans l'instant jouissif de la musique principalement.

La musique, pour les Indiens, c'est la transformation des sons et des rythmes de la nature, et si ces peuples sont de tradition orale plutôt qu'écrite — ce qui est typiquement occidental — le temps présent est plus important que la capitalisation du temps futur. Et c'est pourquoi il est toujours important d'y être, de vivre frénétiquement cette rencontre entre nations autochtones autour de la musique d'abord, auquel assistent de plus en plus de Blancs, à la grande satisfaction des organisateurs : c'est l'idée de rencontre qui prime sur celle de la digestion de l'information musicale.

Cette année, des représentants de nations variées : Cris, Montagnais, Naskapis, Hurons, Attikameks, Abénaquis, Mohawks, Algonquins et un groupe de la Bolivie. Il est impossible de faire un bilan descriptif de ce qui fut entendu, exhaustivement. Toutefois, il faut retenir Joseph McKENZIE, qui a plus de 80 ans, et dont le chant nous amène dans les profondeurs de l'univers montagnais. Typiquement traditionnelle, sa musique « primaire » — dans le sens du dispositif allégé — rejoint tous les individus pour qui le rapport aux profondeurs importe. Il tape sur son Teueikan, sorte de tambour, et c'est à lui qu'on a confié l'ouverture du festival. Plus jeune, Cyrille FONTAINE, il a 30 ans environ, avec le même instrument, sait aussi avec sa belle voix rejoindre les autochtones Innu particulièrement. Les trois mots qui sont la raison d'être de ses textes : **culture, langue, tradition**. Il affirme les traditions, dédie son travail à ses grands parents, parle de la solidarité indienne face au territoire volé par les Blancs, et milite contre l'alcool et la drogue. C'est aussi les deux thématiques fortes des textes des autochtones, et c'est aussi pourquoi il est interdit de consommer drogues et alcools sur le site du festival ; pour l'ailleurs c'est la discrétion et la liberté individuelle. Comme ces rencontres autour du Maxi Bar sur la route 138, à la limite du village, jusqu'au lever du soleil. Il faut retenir évidemment Zacha Marka, groupe de Boliviens, neuf personnes, jouant des flûtes, tambours et guitares dans des

rythmes qui soulèvent les gens. Il n'est pas rare, lors de représentations, de voir monter sur scène des gens de l'audience, qui accompagnent en dansant les rythmes des musiciens. C'est que la musique, et particulièrement la danse indienne — qui se danse l'un en arrière de l'autre, en collectivité, en cercle — témoigne de la nature fondamentale de l'expression chez les autochtones : la solidarité dans le moment présent dans le rythme d'abord, pour l'abandon du corps par le mouvement des forces de la nature.

À retenir évidemment, le groupe Kashtin, formé principalement de Florent (Titti) VOLLANT et Claude Mc KENZIE. Ce groupe originaire de Malioténam sortait un long-jeu à l'automne et il est évident qu'ils ont tout ce qu'il faut pour s'affirmer sur la scène nationale et internationale. Ce sont les « stars » du festival, les gens, les Montagnais surtout, connaissent par cœur les textes des chansons et leur musique rejoint tout le monde. Claude Mc KENZIE a 21 ans et il possède le charisme nécessaire à la réussite. Entendu en solo au Maxi Bar, la veille de l'ouverture du festival, il sait exactement le comment et le pourquoi de sa musique ; les gens le sentent bien et avec lui la communication s'applique en tous sens.

À souligner aussi la présence des Mohawks Michael RICE et Flint EAGLE de Kahnawake. Danseur et musicien, RICE utilise le water-drum, un petit tambour contenant de l'eau, ce qui donne une raison particulière. Ces deux Indiens costumés, décorés si je puis dire, sont fort présents pendant tout le festival, dansant sur scène avec d'autres musiciens, ou se promenant avec tout leur attirail dans le public. Leur exhubérance dans l'habillement nous rappelle que la sobriété — des Montagnais par exemple — est un style relié aux différences culturelles et aux traditions.

Il est impossible de tout nommer de ce festival, toutefois, il faut souligner principalement la présence de Chissassibi Band, des Cris de la Baie-James, même s'ils chantent des pièces des Rolling Stones. Aussi, les groupes Tradition et Eshken, synthèse entre le rock et la tradition ; Joel Moore, rock primaire de Pointe-Bleue, Mammit Innuat, des jeunes d'environ 15 ans en provenance de Mingan, nous prouvent que

les langues indiennes se chantent fort bien, même dans le rythme rock des instruments électriques.

Je ne voudrais pas oublier Charles Api BELLEFLEUR qui joue de l'accordéon depuis plus de 30 ans et dont la musique, près des traditions acadiennes, sait faire osciller les jambes. Sylvie BERNARD, Abénaquie maintenant populaire au Québec, propulse sa voix et sa présence sur scène, au grand plaisir de l'audience. Une présence à mentionner aussi : Yves Sioui DURAND, Huron-Wendat, plus près du théâtre de revendication, que le désir de conscience amène à des procédés théâtraux inhabituels pour les partisans de la culture traditionnelle.

Puis, en vrac, le travail des groupes et musiciens suivants : Pikogan Band, Wabino NIKA, Penashkin, Max Band, Les Chachai, Bernard FONTAINE, Kuesselueu, Pessamishkueut.

En fait il faut aller à Malioténam pour vibrer au son des rythmes autochtones et dans un décor splendide. Le déplacement vaut la peine car le sentiment de liberté, l'esprit de communauté et les moments jouissifs sont au menu de cette manifestation qui nous prouve que les nations autochtones, par leur affirmation du territoire, ont compris les motivations réelles de la fête et de la rencontre ; ce que l'écran de télévision nous habitue lentement à oublier.

À Malioténam, il y en a de toutes les couleurs, pour tous les goûts, de 5 à 85 ans ; la séparation des fonctions et des âges n'existe pas, tout colporte l'idée de la solidarité en rapport étroitement lié à la nature : *Ensemble, soyons fiers*.

Richard MARTEL.

Les productions INNU NIKAMU Inc., C.P. 133 Moisie, G0G 2B0

Le festival *Innu Nikamu* se tient habituellement la première fin de semaine du mois d'août à Malioténam près de Sept-Îles sur la basse Côte-Nord. Toute personne d'origine amérindienne désirant participer à ce festival peut soumettre son intention d'y participer. Le cachet est modique, on loge chez les gens mais ils paient le déplacement. L'organisation a édité une cassette bilan du festival de 87, on peut se la procurer et recevoir de l'information supplémentaire en écrivant à : Les Promotions Innu Nikamu Inc., C.P. 133, Moisie, Québec, G0G 2B0.